

**Denis LABORDE : *La Mémoire et l'Instant. Les improvisations chantées du bertsulari basque***

Bayonne : Éditions Elkar, 2005

**Talia Bachir**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ethnomusicologie/317>

ISSN : 2235-7688

**Éditeur**

ADEM - Ateliers d'ethnomusicologie

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2007

Pagination : 334-336

ISBN : 978-2-88474-071-5

ISSN : 1662-372X

**Référence électronique**

Talia Bachir, « Denis LABORDE : *La Mémoire et l'Instant. Les improvisations chantées du bertsulari basque* », *Cahiers d'ethnomusicologie* [En ligne], 20 | 2007, mis en ligne le 16 janvier 2012, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ethnomusicologie/317>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019.

Tous droits réservés

---

# Denis LABORDE : *La Mémoire et l'Instant. Les improvisations chantées du bertsulari basque*

Bayonne : Éditions Elkar, 2005

Talia Bachir

---

## RÉFÉRENCE

Denis LABORDE : *La Mémoire et l'Instant. Les improvisations chantées du bertsulari basque*.  
Bayonne : Éditions Elkar, 2005. 350 p., ill. n.b.

- 1 Voici un livre sur les improvisations chantées au Pays Basque, écrit par un auteur originaire de la région, et qui a dernièrement reçu un prix de la ville de Bayonne et de la société d'études basques Eusko Ikaskuntza : en somme, pourrait-on dire, un livre « basque », qui mérite assurément, autant par la description qu'il fait de cet art que par les éclairages qu'il apporte au passage sur les notions d'improvisation, de folklore, de tradition ou d'identité, l'attention de tous les chercheurs en ethnomusicologie.
- 2 Il s'agit donc de « bertsulari », ces « faiseurs de strophe (*bertsu*) » qui improvisent des poèmes versifiés et rimés en langue basque sur un thème imposé, en reprenant des timbres le plus souvent connus du public : partant de cette définition, l'auteur va en questionner chacun des termes, non par pur souci de définition, mais d'abord pour les examiner en « régime citationnel », c'est-à-dire en prenant en compte les contextes de leur emploi et les valeurs qui leur sont associées. Car s'il y a poésie, vers, rimes, improvisations, c'est bien parce que l'on reconnaît aux bertsus de telles caractéristiques : c'est donc que l'art des bertsulari n'existe pas sans un public, sans des acteurs et des instances qui lui donnent un sens et le font vivre, dans des contextes eux-mêmes multiformes.
- 3 Loin d'être en voie de disparition, le « bertsularisme » est en effet une tradition florissante : relayée par les médias, par des supports technologiques (cassettes, DVD, CD-

Rom...), par des événements (championnats, manifestations de rue...) autant que par des pratiques plus spontanées (dans les cafés et restaurants), ou encore par des institutions œuvrant à la sauvegarde et à l'enseignement du bertsularisme. Cette vivacité, Denis Laborde l'explique en partie par l'histoire politique et culturelle du Pays Basque, mais aussi par des raisons d'ordre anthropologique, qui tiennent par exemple à la dimension mythologique de cet « art d'improvisation » dont d'aucuns peuvent croire qu'il est une « affaire de don », et d'autres une « affaire de pratique ». Et l'auteur de s'interroger sur cette « énigme du tenir pour vrai » (Gérard Lenclud), autrement dit sur le fonctionnement de « notre propre croyance qui fait que l'on peut croire en l'absence de préparation tout en entérinant le fait... qu'un improvisateur doive se préparer à l'absence de préparation » (p. 24).

- 4 Plus largement, à la question « qu'est-ce qui fait vivre l'art des bertsulari ? », l'auteur va répondre par de multiples portraits, récits et anecdotes, en opérant des jeux d'échelle constants et des détours parfois surprenants (de la rhétorique de Cicéron à l'histoire de la Révolution française, en passant par les traités de chansons françaises du XIX<sup>e</sup> siècle, le romantisme allemand...), toujours afin de rendre compte de la « dynamique de vicariance » qui permet à cet art non seulement de subsister, mais aussi de se renouveler. C'est là une des idées fortes de l'ouvrage, annoncée dès l'exergue de Paul Veyne (« une culture est bien morte quand on la défend au lieu de l'inventer »), et qui donnera lieu à des développements passionnants sur la « fabrique du folklore basque » et sur « l'invention du bertsularisme », dans lesquels les références aux imaginaires révolutionnaire et romantique prendront tout leur sens. Mais l'exergue de Paul Veyne reflète aussi *a contrario* le propos général de ce livre, qui est précisément de montrer comment des acteurs font vivre une pratique culturelle, envers et contre les académismes.
- 5 L'attention particulière que l'auteur prête aux mots (« l'improvisation », l'adjectif « basque »...) et aux valeurs dont ils sont investis, reflète une autre constante de ce livre, d'ordre méthodologique : l'interrogation sur le rapport entre le regard et l'objet, entre le poste d'observation et les pratiques observées. Questionnement qui touche aussi bien aux catégories du sens commun (on lira avec le plus grand intérêt les pages de conclusion sur l'identité) qu'à la constitution des savoirs. Qu'ils émanent de lettrés, de musicologues ou de folkloristes, ces savoirs divers touchant à la question basque sont systématiquement replacés dans leur contexte historique et intellectuel, de manière à rendre compte du processus par lequel ils se sont construits et ont construit leur objet. L'analyse peut alors mettre en lumière ces phénomènes subtils de glissement qui font passer l'art des bertsu d'une « pratique sociale » à une « pratique culturelle »<sup>1</sup>, d'un « art d'improvisation » à un « mystère basque de l'origine », ou encore, chez les folkloristes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, du terrain des caractéristiques musicales ou littéraires à celui des caractères d'un peuple.
- 6 Le mouvement général du livre s'organise en deux temps, qui sont reliés entre eux par de multiples fils. L'auteur examine d'abord ce qui relève du « savoir-faire » des improvisateurs : c'est l'objet des trois premiers chapitres, consacrés successivement aux caractéristiques formelles des bertsu, à l'étude de l'improvisation comme « jeu d'adresse », puis comme « art de la mémoire ». Les trois chapitres suivants traitent alors du « savoir-y-faire », c'est-à-dire du « fonctionnement social de cette forme » artistique, impliquant la prise en compte d'une multiplicité d'acteurs et de situations : tout d'abord dans « la fabrique du folklore basque », puis dans « la naissance du bertsularisme ». Enfin, à l'aboutissement de ces réflexions, le chapitre final opère un gros plan sur un événement plus récent, le championnat des bertsulari de 1989 à Donostia (Saint-Sebastien), dans une

description qui relie ces différents niveaux d'analyse tout en jetant de nouvelles perspectives sur le renouvellement de l'art des bertsulari.

- 7 Si ces étapes successives de la réflexion se tiennent ensemble, c'est aussi parce qu'une même tension traverse tout le livre : « la tension entre le familier et le surprenant, entre le fait d'entendre *un* bertsu (qui renvoie à l'acte institutionnel de mise en présence) et le fait d'entendre *ce* bertsu (qui renvoie au fonctionnement poétique de cette parole improvisée) », rendue par un constant va-et-vient entre des considérations générales et l'étude de cas particuliers. Cette tension se trouve d'ailleurs formulée dans les termes mêmes du titre puisque qu'il s'agit aussi bien pour l'auteur de s'interroger sur ce paradoxe énoncé en fin d'introduction : « comment ce jeu incessant avec la fragilité de l'instant qu'est l'improvisation est-il érigé en opérateur de continuité humaine ? ». C'est en restituant une multiplicité de moments médiateurs, de temporalités et de situations intermédiaires *entre* l'instant d'une improvisation et les mémoires qui s'y croisent que l'ouvrage de Denis Laborde parvient à défaire ce paradoxe et à fournir un éclairage précieux sur le fonctionnement des sociétés humaines.
- 

## NOTES

1. Cf. p. 16 : « Promise au spectacle désormais, évaluée comme on évalue de la poésie écrite, l'improvisation orale cesse d'être une conduite sociale inaperçue pour devenir une pratique culturelle, c'est-à-dire une forme de comportement fonctionnant par codes consentis, justifiable d'une prise en charge institutionnelle et qui procure à tout bertsulari sa motivation : "faire de la littérature" ».